

Dieu seul tient le pardon dans ses mains, parce que sa miséricorde est une source vive. La miséricorde des hommes n'a qu'une larme, il n'y a pas de quoi laver un péché mortel.

M. Parmelay est parti pour l'Amérique avec sa jeune femme. Nouveau monde, nouvelle vie. Voilà ce qu'il s'est dit; mais le Niagara n'effacerait pas la tache que Judith a voulu cacher par sa robe de mariée.

## V

*Madame A. B. C. D.*

Voyez comme M. A. B. C. D. est fier de promener Madame A. B. C. D. Il est content d'elle comme un auteur est content de son livre, comme un père est content de son enfant, comme un soldat est content de sa croix.

Elle est donc bien à lui, tout corps tout âme.

Les maris n'ont pas de rancune quand on leur montre des larmes dans l'amour; ils ne se retournent pas en arrière pour voir les amoureux.

Or, écoutez ce conte qui n'est pas un conte. Et d'abord on l'appelle M. A. B. C. D. parce



que sa femme a dit à ses amis qu'il ne savait que l'A. B. C. D. de l'amour.

Il n'y a pas longtemps de cela, pendant que Madame A. B. C. D. faisait des grâces dans son landeau sur les bords du lac, M. A. B. C. D. de retour du Cercle l'attendait patiemment en lisant un journal du soir.

Il était à son balcon, au premier étage, rue Galilée ou rue avoisinante, je ne sais plus bien.

Il est tout à coup distrait par une estafette, un beau garde municipal dont le cheval s'impatiente devant la porte.

Il entend prononcer le nom de Madame A. B. C. D.

Qu'est-ce que cela, dit-il, sans doute une invitation à un bal officiel.

Il dépêche son valet de chambre qui revient bientôt avec un pli cacheté.

M. A. B. C. D. n'y va pas de main-morte. Il déchire l'enveloppe et lit ces mots tout en se demandant s'il rêve :

*Chère âme de ma vie,*

*N'oublie pas ce soir que je te défends de*

*valser avec tout autre qu'avec moi. Tu as été adorable hier, tu seras divine aujourd'hui. Mais pourquoi faire des phrases? Je t'aime d'un amour affamé. Donc ce soir à onze heures. Tâche de laisser ton mari au vestiaire.*

Or le mari, voulut relire une seconde fois cette jolie épître. Mais le valet de chambre était là qui lui avait dit trois fois :

— Il faut que Monsieur signe.

— Comment, il faut que Monsieur signe?

— Oui, c'est l'usage, Monsieur sait bien que s'il vient une lettre de la Cour ou du Ministère, il faut toujours signer.

— Eh bien! signez vous-même, dit M. A. B. C. D. en contenant mal sa colère.

Dès que le valet de chambre se fut éloigné, M. A. B. C. D. vit revenir la voiture de sa femme.

Il se hâta de remettre la lettre sous l'enveloppe et d'y appliquer un énorme cachet pour masquer la déchirure du papier.

Quand sa femme rentra, il lui dit de sa voix la plus caressante :



— Tiens, ma chère, cette lettre est pour toi.

La dame prit la lettre avec quelque surprise et quelque inquiétude en voyant sur l'enveloppe la marque du ministère de l'intérieur.

Elle s'approcha de la fenêtre pour la lire.

— C'est sans doute une invitation, dit M. A. B. C. D.

— Oui, dit-elle bravement, c'est une invitation à la valse.

Le mari fut confondu de tant d'audace, mais ce fut alors qu'elle se montra femme jusqu'au bout des doigts. Elle jeta la lettre avec un souverain mépris.

— Cette lettre n'est pas pour moi, dit-elle. Le secrétaire du secrétaire du ministre m'avait promis une invitation pour le bal de la marine, il avait sans doute beaucoup de lettres à envoyer ce soir, il aura fait du gâchis. Vous pourrez aller lui demander une explication de ma part, c'est votre devoir !

Madame A. B. C. D. était bien sûre que son mari n'irait pas.

Elle ajouta d'une voix des dimanches :

— Mon cher ami, ne va pas compromettre

la malheureuse femme à qui on écrit de pareilles impertinences.

Le mari, tout cajolé qu'il fût, conservait encore quelques doutes. Mais le soir, au bal, quand sa femme, qui naturellement ne valsa pas, lui montra du doigt une valseuse abandonnée à son entraîneur, le mari fut radieux.

— Voilà qui me dégoûte de valser, dit-elle en s'appuyant amoureusement sur M. A. B. C. D.



VI

*Augusta*

C'est une amie de madame de Montmartel. Elle a été de tous les mondes, même du meilleur, même du plus mauvais, comédienne au théâtre, comédienne au salon, mais se jouant à elle-même les vraies comédies.

Augusta est une des plus singulières créatures qui aient marqué leur physionomie dans la galerie parisienne. Elle a l'esprit le plus rapide et le plus mobile qui soit. Aussi a-t-elle eu trois mille amants. Ceci mérite une petite explication. Dès qu'un homme vient à elle et s'annonce avec je ne sais quoi de nouveau, d'original, d'imprévu, elle se passionne et lui dit le mot qui brûle : — Je t'aime. — Et elle

l'aime en effet de toutes les forces de son cœur, qui est tout esprit. Mais cette passion dure cinq minutes. Si cela se passait entre quatre yeux sous le grand marronnier ou sur le sofa de Crébillon, on ne peut pas dire les limites périlleuses de cette passion soudaine. Mais avant que l'homme n'ait eu le temps de comprendre, elle l'a déjà mesuré de la tête aux pieds. Elle a voyagé à la vapeur sur cette nouvelle carte géographique comme pour bien s'assurer si elle a découvert un monde. Elle pose son point d'interrogation devant le front et devant le cœur. Comme elle est myope, elle regarde de très près si l'homme a des cheveux rebelles ou lâches, s'il a des yeux profonds, s'il a ses trente-deux dents, s'il a des pieds à ne pas dormir debout et s'il a des mains capricieuses. C'est son idéal. Une dent de moins, elle se désagrège ; un œil qui dit tout, elle se désillusionne ; un pied à faire le pied de grue, elle ferme sa porte ; une main bête, elle retire sa main.

Mais si elle a trouvé presque son idéal, elle tient bon un jour de plus, son cœur déborde, son esprit est une source jaillissante : cette



femme si gaie tout à l'heure, n'est plus qu'une élégie en larmes. Elle tombe dans toutes les mélancolies de Werther, elle s'enferme et s'enivre du doux mal d'aimer. Elle a une confidente, non pas la confidente des tragédies, elle prend sa plume et il lui dit de tout dire.

Vous n'imaginerez jamais que ces lettres brûlantes, ces expansions à la sainte Thérèse et à la Sapho sont tombées de son cœur sur sa plume. C'est elle pourtant qui parle ainsi. Elle brouille la poésie allemande avec l'esprit de madame de Sévigné. On dirait une légende écrite par Voltaire. On voit qu'elle veut rire, mais au fond elle est sérieuse. Ce n'est pas un jeu d'imagination, c'est la force du sentiment. Elle y attache çà et là une raillerie comme pour se prouver à elle-même que cette passion d'aujourd'hui comme celle d'hier, comme toutes les autres s'évanouira sans un éclat de rire.

Cet éclat de rire, il a été horrible pour tous ceux qui l'ont aimée. Car, pendant qu'elle s'allumait comme un feu de paille, les amoureux qui n'y songeaient pas d'abord, s'illuminaient bientôt eux-mêmes. Ils se mettaient en

route pour une grande passion : elle en valait bien la peine. Ne promettait-elle pas par ses beaux yeux rêveurs, par son esprit toujours imprévu, par sa bouche adorable, par son sein savoureux toutes les stations de la volupté.

Mais c'est à la première station qu'elle se réveillait. Et son réveil s'annonçait par un éclat de rire qui eût fait tressaillir Molière dans son tombeau. Ainsi l'amoureux était au premier degré de l'échelle quand déjà Augusta avait escaladé le ciel et en était redescendue. Son amour finissait quand celui de son amant commençait. On croyait que c'était chez elle une abominable coquetterie, mais elle obéissait à son cœur. Elle avait eu ses cinq minutes, que lui importait qu'on l'aimât cinq jours ! Elle n'avait plus rien à voir dans cet amour.

Elle traînait à ses troussees une foule de victimes, mais elle n'avait nulle compassion : — Tant pis, disait-elle, il fallait m'aimer à mon heure. — Elle ne se retournait jamais vers le passé, sinon pour se dire : — Combien de revenants là-bas ? Mais moi je n'aime pas les morts.



J'en ai vu plus d'un qui la suppliaient de retourner la tête, mais elle disait invariablement : — Je ne puis rien pour vous ? — Elle avait au moins cette vertu : si elle trahissait les hommes, elle ne trahissait pas l'amour. Quand on lui parlait de tous les maux qu'elle jetait à pleines mains, elle répondait : — Croyez-vous donc que je marche sur des roses !

En effet, elle avait elle-même ses douleurs. Combien de fois s'était-elle obstinée à aimer qui ne l'aimait pas. Elle ne pouvait s'acclimater dans le bonheur d'une autre. Sa joie suprême était de voler un amant à une amie. Au théâtre, c'est un emploi toujours bien rempli. L'amant d'une actrice n'a qu'à se laisser faire, il les aura toutes s'il joue bien son jeu. Quand Augusta échouait, sa passion qui commençait par un lever de rideau, finissait par une tragédie. On l'a vue tenter le poison des Borgia, le poignard de Tolède, le couvent des filles repenties, jusqu'au charbon des couturières en chambre.

## VII

*Le troisième convive*

Ci-gît une autre comédienne devenue femme du monde. Celle-ci, une amie de mademoiselle Charmide.

L'homme n'aime pas le droit chemin, il préfère les casse-cou, les méandres, les sentiers perdus, les steeple-chases, les sauts de loup. Et s'il voit devant lui cette inscription : *Il y a des pièges à loup*, il y va tout droit. C'est que l'homme est toujours un gamin. Mariez-le quand il sort du collège, donnez-lui une belle femme et beaucoup d'argent, il trouvera que le bonheur est trop facile, il s'en ira le lendemain confier son cœur et son argent à quelque fille perdue un peu moins belle que sa femme,